

La loi de la valeur et le problème de la coordination des activités économiques

*Gilbert Faccarello**



Isaak Illich Roubine (1886-1937)

I

A l'occasion des célébrations diverses qui entoureront le centième anniversaire de la mort de K. Marx, et à un moment où les recherches marxistes s'essouffent après de tapageuses controverses, peut-être n'est-il

* Université Panthéon-Assas, Paris. Courriel: gilbert.faccarello@u-paris2.fr. Essai publié dans *L'homme et la société*, n° 67-68, 1983, pp. 153-177. Les nombreuses fautes d'impression ont été corrigées et les références bibliographiques ont été précisées, notamment pour tenir compte des rééditions ultérieures. Les principes théoriques sous-jacents à cette étude sont ceux exposés dans G. Faccarello, *Travail, valeur et prix. Une critique de la théorie de la valeur*, Paris: Anthropos, 1983, et résumés en anglais dans "Some reflections on Marx's theory of value", contribution publiée dans Riccardo Bellofiore (ed.), *Marxian Economics: A Reappraisal. Essays on Volume III of Capital*. Volume I: *Method, Value and Money*, Londres: Macmillan, 1997, pp. 29-47.

pas inutile d'attirer l'attention sur un auteur longtemps méconnu et, à peine sorti de l'oubli, déjà négligé : Isaak I. Roubine¹. Récemment découvert grâce à une traduction de ses *Essais sur la théorie la valeur de Marx* (3e édition, Moscou, 1928), son écrit majeur, sa pensée peut être mieux cernée après la publication de son *Histoire de la pensée économique* (2ème édition, 1929a) et d'une série de conférences qu'il fit en 1927 et en 1929 sur *Le travail abstrait et la valeur dans le système de Marx* (1927) et *Le développement dialectique des concepts dans le système économique de Marx* (1929b).

L'importance de Roubine nous paraît fondamentale. Dès les années vingt, il résout ou pose des problèmes que différents auteurs n'ont résolu ou contribué à poser que quelques décennies plus tard. La question de la distinction entre le travail productif et improductif, par exemple, récemment réglée par C. Colliot-Thélène (1975), se trouve déjà établie dans les *Essais* (1928, chapitre 19). Les thèmes majeurs de la nature du travail "abstrait", substance de la valeur, et des liens entre la théorie de la valeur et celle du "fétichisme", l'un des axes de la réflexion de L. Colletti (cf. par exemple L. Coletti, 1968 et 1969) formaient déjà le fil conducteur de la pensée de Roubine. De même, le statut ambigu de la déduction des concepts dans *Le Capital*, sur lequel H. G. Backhaus a attiré de nouveau l'attention il y a quelques vingt ans dans un court article (Backhaus, 1967), est implicitement souligné en 1928-1929. Mais l'intérêt que peut susciter l'œuvre de Roubine ne réside pas seulement dans une antériorité que l'on doit lui reconnaître. Son originalité consiste en ce qu'il traite simultanément, et avec une grande lucidité, les problèmes que d'autres ne redécouvriront qu'isolément et par bribes : c'est là sa force. Sa faiblesse est de ne pas suivre jusqu'au bout la logique enclenchée et de ne pas tirer la conclusion à laquelle mènent implicitement tous ses développements :

1. La biographie de I. I. Roubine est très mal connue. Cf. l'avant-propos du traducteur, édition française des *Essais*, pp. 7-11. [Depuis la publication du présent essai, les recherches sur Roubine ont progressé : voir par exemple Ivan Boldyrev and Martin Kragh, "Isaak Rubin : historian of economic thought during the Stalinization of social sciences in Soviet Russia", *Journal of the History of Economic Thought*, 37(3), 2015, pp. 363-386.]

une remise en cause de la construction même des textes de Marx et de leur signification².

Mais l'analyse des idées directrices de la pensée de Roubine est également intéressante à un autre titre qui nous retiendra ici. Elle marque l'aboutissement d'une interprétation très particulière de la théorie développée dans *Le Capital* : la conception de la loi de la valeur-travail comme mode de régulation et de coordination des activités économiques dans une société atomisée de producteurs indépendants. Cette interprétation a toujours été très marginale (voire, à certaines époques, totalement inexistante) parmi les exégètes de Marx. Elle naît et (pourrait-on presque dire) meurt pendant la période extrêmement intéressante et riche en débats multiples que constituent les cinquante années suivant la mort de Marx³. Pour quelle raison occupe-telle cette place spécifique ? C'est qu'elle était tout à la fois utile dans les débats avec les adversaires du marxisme, et dangereuse pour l'orthodoxie naissante (puis dominante). Pour saisir ce point, il est indispensable de situer, même à grands traits, l'œuvre de Roubine dans l'histoire du thème qu'elle illustre. Il va de soi que, dans cette perspective, de nombreux problèmes seront laissés dans l'ombre, qui ne touchent pas directement au sujet.

II

Pour aborder le problème du statut et de la signification de la loi de la valeur, il faut souligner au préalable que si la question de la "transformation" des valeurs en prix de production est aussi ici en cause, ce n'est jamais dans l'optique actuelle pourtant dictée par L. von Bortkiewicz en 1906-1907. On sait aujourd'hui que la tentative opérée par Marx

2. Le présent article constitue une brève enquête historique autour de principes théoriques développés dans deux articles antérieurs (1981 et 1982), et étayés dans notre ouvrage (1983) auquel nous nous permettons de renvoyer le lecteur intéressé par ces thèmes.

3. Pour un aperçu de ces débats, on peut se reporter à L. Colletti (1968 et 1969), G. Dostaler (1978, chapitres 2 et 4 en particulier), R. Finzi (1977, articles sur A. Graziadei), et aux premiers volumes de l'*Histoire du marxisme contemporain* (1976).

dans le livre 3 du *Capital* constitue un échec⁴, et, rétrospectivement, les interrogations formulées dans les années 1880-1910 autour de la pertinence du concept de valeur nous paraissent justifiées. Mais, à l'époque, ces interrogations pouvaient sembler arbitraires.

Le raisonnement était en général le suivant. Dans la mesure où les marchandises ne s'échangent pas à leur valeur, mais à leur prix de production, la signification de la loi de la valeur devient obscure, tout comme la théorie de l'exploitation qu'elle est censée fonder. Car la valeur-travail était conçue comme une théorie des rapports d'échange : tout ce qui pouvait remettre en cause l'échange à la valeur minait par conséquent les fondements de cette loi. Cette position peut paraître naturelle chez des auteurs comme E. von Böhm-Bawerk : elle surprend en revanche chez Werner Sombert et surtout chez Conrad Schmidt⁵. Ce dernier ne reconnaît-il pas par ailleurs que "la façon dont Marx déduit le profit moyen de la plus-value répond pour la première fois à une question que, jusqu'alors, l'économie n'avait même pas soulevée, à savoir : comment se détermine la grandeur du taux moyen de profit et comment se fait-il que celui-ci s'élève à 10 ou 15 % par exemple, plutôt qu'à 50 ou 100% ?" (Engels, 1895, p. 30). La solution immédiate est donc écartée curieusement dès l'emblée⁶, selon laquelle les prix et le taux de profit ne sauraient être connus sans le calcul de la valeur. Par conséquent, ceux qui, comme Sombart et Schmidt, entendent conserver un rôle au concept de valeur, tentent de justifier leur point de vue au moyen de voies plus détournées.

Sombart insiste sur le fait que la valeur représente une idée théorique qui permet d'exprimer le mode particulier d'expression de la division sociale du travail dans la société marchande.

4. Cf. G. Faccarello, 1983, chapitres VI-VIII.

5. Sur Conrad Schmidt, cf. B. Besnier (1976).

6. Elle est par contre naturellement acceptée par Roubine (1928, p. 293 et pp. 327-332). La conception de la transformation qui s'exprime dans les *Essais* est très traditionnelle, et c'est là le côté le moins intéressant de cet ouvrage (chapitre 18, pp. 293-337). Il est curieux que Roubine n'ait pas perçu la portée des arguments de Bortkiewicz, auteur qu'il connaît et qu'il cite à l'occasion (1928, p. 145, note 6).

Il aboutit à ce résultat que la valeur [...] n'est pas un fait empirique, mais un fait de pensée, un fait logique. La notion de valeur, dans sa définition matérielle, chez Marx, n'est rien d'autre que l'expression économique du fait que constitue la force productive sociale du travail comme base de la vie économique; la loi de la valeur domine, en dernière instance, les processus économiques dans un régime d'économie capitaliste. Elle y a d'une façon très générale le contenu suivant : la valeur des marchandises est la forme spécifique et historique sous laquelle s'impose la force productive du travail qui domine, en dernier ressort, tous les processus économiques. (Engels, *ibid.*)

Manifestement embarrassé par cette conception, Engels se borne à déclarer qu'«on ne peut affirmer que cette façon de concevoir la signification de la loi de la valeur pour le mode de production capitaliste soit inexacte» mais qu'«elle n'épuise nullement toute la portée de la loi de la valeur pour les phases de développement économique de la société régies par cette loi» (*ibid.*).

Quant à Conrad Schmidt, la valeur représente pour lui une simple *hypothèse* scientifique, une *fiction* nécessaire à l'analyse

Il l'appelle une *hypothèse* scientifique, émise pour expliquer le procès d'échange réel et qui se révèle être le point de départ théorique inévitable, éclairant même les phénomènes de concurrence entre les prix qui pourtant paraissent la contredire totalement; d'après Schmidt, sans la loi de la valeur, il n'y a plus de compréhension théorique possible du mouvement économique de la réalité capitaliste. (*ibid.*)

Il est curieux de noter qu'Engels se méprend tout d'abord sur le sens des propos de C. Schmidt. «Vous rabaissez la loi de la valeur à une fiction nécessaire, à peu près comme Kant réduit l'existence de Dieu à un postulat de la raison pratique. Les objections que vous faites à la loi de la valeur atteignent *tous* les concepts, à les considérer du point de vue de la réalité [...]. [Le] concept d'une chose et la réalité de celle-ci sont parallèles, comme deux asymptotes [sic] qui se rapprochent sans cesse l'une de l'autre sans jamais se rejoindre [...]. Du fait qu'un concept [...] ne coïn-

cide pas d'emblée [...] avec la réalité, dont il a fallu d'abord l'abstraire, de ce fait il est toujours plus qu'une simple fiction, à moins que vous n'appeliez fictions tous les résultats de la pensée" (Lettre à C. Schmidt, 12 mars 1895, dans Marx et Engels 1849-1895, pp. 416-416). Engels réalise cependant, par la suite, sa méprise : il ne s'agit pas du rapport d'un concept (la valeur) à une réalité (le prix), mais de la validité théorique d'une déduction conceptuelle. "Je vous suis très obligé de votre ténacité à propos de la 'fiction'. Il y a là en fait une difficulté que j'ai pu sauter seulement parce que vous avez insisté sur votre fiction" (6 avril 1895, *ibid.*, p. 422). La solution proposée par lui, sur la base d'un passage du livre 3 du *Capital*, repose sur le processus de la transformation conçu essentiellement comme un problème historique, les concepts de valeur et de prix se développant parallèlement aux transformations empiriques de la réalité marchande⁷.

On sait que la réponse d'Engels ne règle pas le problème et ne fait, au contraire, qu'accentuer la difficulté. "L'interprétation historique de la question", remarquera très justement Roubine (1928, p. 336), "nous conduit [...] à négliger le caractère historique de la catégorie de valeur". Mais, pour ce qui nous concerne, une partie du décor est campée : la

7. Si Roubine accepte dans l'ensemble certains présupposés méthodologiques d'Engels, il rejette la conception "historique" de la transformation et tente d'expliquer la raison d'être des passages de Marx qui s'y rapportent et qu'Engels cite à l'appui de sa thèse (cf. 1928, pp. 332-337). "La question historique de savoir si les marchandises étaient échangées proportionnellement aux dépenses de travail avant l'apparition du capitalisme", déclare-t-il très justement (*ibid.*, pp. 335-336), "doit être distinguée de la question de la signification théorique de la théorie de la valeur-travail. Si l'on répond par l'affirmative à la première question, et si l'analyse de l'économie capitaliste n'avait nul besoin de théorie de la valeur-travail, nous pourrions considérer cette théorie comme une introduction historique à l'économie politique, mais en aucun cas comme la base théorique fondamentale sur laquelle est construite l'économie politique de Marx. Au contraire, si l'on répond par la négative à la question historique, mais si l'on prouve que la théorie de la valeur-travail est indispensable à la compréhension théorique des phénomènes complexes de l'économie capitaliste, cette théorie restera le point de départ de la théorie économique, comme elle l'est maintenant. En bref, de quelque façon que l'on résolve la question historique de l'influence de la loi de la valeur dans la période qui a précédé le capitalisme, cette solution ne décharge pas le moins du monde les marxistes de la responsabilité de relever le défi de leurs adversaires à propos de la signification théorique de la loi de la valeur pour la compréhension de l'économie capitaliste."

loi de la valeur comme expression historique de la division sociale du travail, et/ou comme simple fait de pensée, comme fiction nécessaire. Au début du 20^{ème} siècle, la première voie est développée par R. Hilferding (1904 et 1910) ; la seconde par Franz Petry (1915) notamment qui, dans le contexte de la sociologie “compréhensive”, opère une scission radicale entre l’aspect quantitatif du *Capital*, relevant des sciences de la nature et héritage (empoisonné) de l’économie politique, et l’aspect qualitatif, propre aux sciences historiques et sociales, permettant une analyse en compréhension de la réalité capitaliste (héritage de l’idéalisme hégélien et véritable apport de la théorie marxienne de la valeur).

III

Pour ce qui nous concerne, les autres éléments du décor nous sont fournis par le pamphlet de E. von Böhm-Bawerk (1896) contre la théorie de Marx (et, en passant, contre la défense qu’en fit W. Sombart) et par la réplique d’Hilferding (1904). Les commentateurs marxistes ont trop souvent concentré leur attention sur les trois premières sections de l’écrit de 1896 et sur les réponses, assez aisées à formuler, qui leur furent adressées en 1904. Les quatrième et cinquième sections : “L’erreur du système marxien, son origine et ses ramifications”, et “L’apologie de Werner Sombart”, en revanche, furent négligées. Pourtant, reprenant et développant des arguments déjà formulés en 1884, elles possèdent une portée critique beaucoup plus importante que les premières. Y sont attaquées, en particulier, la manière par laquelle Marx présente le concept de valeur, celle par laquelle la valeur est rapportée au seul travail incorporé, et la déduction du travail “abstrait”, substance de la valeur. Est mise en cause la légitimité même d’un raisonnement en termes de “prix naturels” indépendants de la demande. Enfin, c’est la signification réelle de la valeur comme “donnée uniquement conceptuelle” (Sombart) qui est examinée de manière corrosive. Il s’agit là, on le voit, d’autant de points délicats souvent esquivés par les défenseurs du système de Marx.

C’est le mérite d’Hilferding que d’avoir tenté de répondre à un argument de poids : le caractère totalement arbitraire de l’identification

valeur/travail dans *Le Capital*. Il n'est pas sûr que ce point ait été bien saisi par la suite : aussi convient-il de s'y attarder. Le raisonnement de Roubine s'y rapporte fréquemment.

La critique adressée par Böhm-Bawerk repose sur l'hypothèse explicite selon laquelle la théorie de la valeur-travail ne saurait être autre chose qu'une théorie des rapports d'échange : la déduction par Marx de la commensurabilité des marchandises et de l'égalité des valeurs dans l'échange, *via* le travail abstrait, semble en dépendre. Hilferding, même s'il se contredit lui-même par la suite, déplace la question. La loi de la valeur n'est pas essentiellement une théorie des rapports d'échange, le fondement de la valeur dans le travail n'est pas *déduit* par Marx, ni démontré, *mais il traduit simplement et plus immédiatement l'objet même de l'étude*. "La question critique de Böhm, à laquelle Marx aurait répondu d'une manière aussi erronée, est la suivante : 'de quel droit Marx peut-il proclamer le travail comme le *seul* élément créateur de valeur ?' ; notre anti-critique doit donc en premier lieu démontrer que l'analyse de la marchandise comporte la réponse" (Hilferding, 1904, pp. 129).

L'habileté d'Hilferding consiste à rechercher une "analyse de la marchandise" différente de celle, traditionnelle, contenue dans les premières pages du *Capital*. Reprenant un thème effleuré par Sombart, la réponse met l'accent sur le caractère spécifique de la division sociale du travail dans une société de marché généralisé. Ce thème figure explicitement, bien entendu, dans de nombreuses pages de la *Contribution* et du *Capital*, surtout dans celles qui sont consacrées au "fétichisme de la marchandise". Mais c'est plutôt une lettre de Marx à Kugelmann, datée du 11 juillet 1868, qui a dû dicter à Hilferding les termes mêmes de sa réplique⁸. Marx y affirme en effet que "même si, dans mon livre, il n'y avait pas le moindre chapitre sur la 'valeur', l'analyse des rapports réels,

8. Les lettres de Marx à Kugelmann furent publiées en 1902, à la mort de leur destinataire. On sait d'autre part, aux dires de Hilferding, que la réplique à Böhm-Bawerk, publiée en 1904, était rédigée pour l'essentiel à la fin de 1902. L'analogie frappante entre la célèbre lettre datée du 11 juillet 1868 et les développements du texte démontrent à notre avis qu'Hilferding n'a pu que s'en inspirer.

que je donne, contiendrait la preuve et la démonstration du rapport de valeur réel”. La signification des termes “rapports réels” et “rapport de valeur réel” reste bien entendu à préciser. “Le bavardage sur la nécessité de démontrer la notion de valeur”, poursuit Marx, “ne repose que sur une ignorance totale, non seulement de la question dont il s’agit, mais aussi de la méthode scientifique. N’importe quel enfant sait que toute nation crèverait, qui cesserait le travail” (Marx à Kugelmann, 1849-1895, p. 229). Contrairement à l’optique habituelle, l’analyse est alors menée au niveau global des branches et de la répartition du “travail social”

De même cet enfant sait que les masses de produits correspondant aux divers besoins exigent des masses différentes et quantitativement déterminées de la totalité du travail social. Il va de soi que cette *nécessité* de la *répartition* du travail social en proportions déterminées n’est nullement supprimée par la *forme déterminée* de la production sociale : c’est la façon dont elle se manifeste qui peut seule être modifiée. (ibid., pp. 229-230)

Cette “nécessité” possède la force de “lois naturelles”. Mais, dans cette perspective agrégée, que signifie à présent la notion de “valeur” ? Tout simplement la “forme” spécifique par laquelle s’opère la répartition du “travail social” dans une société où toute régulation de la production fait *a priori* défaut. “Ce qui peut être transformé, dans des situations historiques différentes, c’est uniquement la forme sous laquelle ces lois [naturelles] s’imposent. Et la forme sous laquelle cette répartition proportionnelle du travail se réalise, dans un état social où la structure du travail social se manifeste sous la forme d’un *échange privé* de produits individuels du travail, cette forme, c’est précisément la *valeur d’échange* des produits” (ibid., p. 230).

Dans une société atomisée de producteurs indépendants, seul l’échange forme le lien social qui fait défaut de prime abord. Le travail individuel, privé, n’est pas immédiatement social, mais doit le devenir. Par quel moyen ? Par la preuve de son utilité sociale, c’est-à-dire par le fait que son produit trouve un acquéreur sur le marché. Le rôle de l’échange, du marché et, de manière implicite, de la monnaie, se trouve donc propulsé

au premier plan. C'est cette problématique que reprend Hilferding en 1904, dans les termes mêmes de la lettre à Kugelman ; et qu'il résume de manière fort claire en 1910 dans le premier chapitre du *Capital Financier*, en se référant davantage, cette fois, à l'analyse du "fétichisme de la marchandise"

La communauté humaine de production peut être constituée de deux façons. D'abord d'une façon consciente. La société — que ce soit la famille patriarcale, le clan communiste ou la société socialiste — se crée les organes qui fixent, en tant que représentants de la conscience sociale, la quantité et le genre de la production et répartissent entre ses membres le produit social. Comment, où et par quels moyens, dans les conditions de production naturelles et artificielles existantes, de nouveaux produits sont fabriqués, c'est ce que décide le *pater familias* ou les représentants communaux, régionaux ou nationaux de la société qui, connaissant soit par expérience personnelle les besoins et les ressources de la famille, soit par tous les moyens d'une statistique de la production et de la consommation les besoins sociaux, déterminent d'une façon consciente toute la vie économique d'après les besoins des communautés qu'ils représentent et dirigent. Les membres d'une communauté ainsi organisée entretiennent entre eux des rapports conscients en tant que parties d'une même communauté de production. La place qu'ils occupent dans le travail et la répartition de leurs produits est soumise au contrôle central. Les rapports de production apparaissent, dans la mesure où ils se rapportent à la vie économique, comme des rapports sociaux déterminés par l'ordre social et soustraits à leur volonté individuelle [...].

Il en est autrement dans la société dépourvue de cette organisation consciente. Elle est composée d'individus indépendants les uns des autres, dont la production apparaît comme une affaire, non plus sociale, mais privée. Ils sont ainsi des propriétaires privés, contraints par le développement de la division du travail d'entrer en relation les uns avec les autres ; l'acte au moyen duquel ils le font est l'échange de leurs produits. C'est seulement par lui que la société éclatée dans ses atomes par la propriété privée et la division du travail reçoit une certaine cohérence. (1910, pp. 61-62 ; cf. aussi 1904, pp. 130-132)

L'échange et les rapports d'échange fixent la place de chacun dans la production, dans la division sociale du travail, de manière indirecte et

contraignante. C'est là la forme de régulation propre à la société marchande (1904, pp. 133-134)⁹. On voit donc en quoi, selon Hilferding, le fondement de la "valeur" dans le "travail" découle de la manière même de poser le problème et ne nécessite aucune autre "démonstration". La "valeur" n'est que l'aspect "social" de la marchandise, la valeur d'usage en représentant le côté "naturel". C'est là le premier sens de l'expression de Marx selon laquelle la valeur doit être ramenée au "temps de travail socialement nécessaire". "Mais ce temps de travail n'est pas exprimé directement comme tel, comme par exemple dans la société imaginée par Rodbertus, où l'autorité centrale fixe pour chaque produit le temps de travail socialement valable. Il n'apparaît que dans la mise à égalité d'une chose avec une autre dans l'échange. Dans ce dernier, par conséquent, la valeur d'une chose, son coût de production social, n'est pas exprimée en tant que telle, comme travail de huit, dix ou douze heures, mais comme quantité déterminée d'une autre chose" (1910, p. 66), la monnaie (*ibid.*, p. 67).

La représentation de la valeur, ce rapport social, dans une autre chose [...] découle ainsi directement de la nature de la production de marchandises et en est inséparable. Car ce n'est que par le fait que le bien de l'un devient marchandise et par là le bien de l'autre que naît le rapport social de ses membres propre à la production de marchandises, leur rapport en tant qu'échangeurs de leurs biens. C'est seulement l'échange une fois accompli que le producteur sait si sa marchandise satisfait vraiment un besoin social et s'il a bien employé son temps de travail. Il se voit confirmé dans sa qualité de membre pleinement valable de la société productrice de marchandises, non pas par une personne qui pourrait parler au nom de cette société [...] mais par une chose qu'il reçoit en échange de la sienne. (*ibid.*, pp. 66-67)

9. Roubine (1928, p. 117) utilise à ce sujet une image assez juste. "Les fluctuations des prix du marché sont bien un baromètre, un indicateur du procès de répartition du travail social qui se déroule dans les profondeurs de l'économie. Mais c'est un baromètre d'un genre très particulier : il ne se contente pas d'indiquer le temps qu'il fait, il intervient pour le corriger."

IV

Parvenus à ce point, nous pouvons imaginer sans trop de mal comment la problématique de Hilferding pouvait être tout à la fois la bienvenue et fort embarrassante. Si elle paraît réfuter directement un argument important de la critique de Böhm-Bawerk, elle n'en pose pas moins d'importants problèmes à la théorie marxiste elle-même, dans son interprétation habituelle. Le rôle du marché et de l'échange, et non de la "production" proprement dite, comme lieu de socialisation des individus peut surprendre, surtout si l'on songe qu'il conteste implicitement le *contenu* de la théorie de la valeur-travail. "Le travail est donc le principe de la valeur, et la loi de la valeur est une réalité : non pas parce que le travail constitue le fait techniquement le plus important, mais parce qu'il est le lien social qui rassemble la société décomposée en atomes" (Hilferding, 1904, p. 134)¹⁰. Cette simple phrase, qui résume les développements précédents, n'est certes pas anodine : elle implique une conception très particulière de l'économie politique et de ses concepts, sociologique et historique, limitée à l'étude du mode de production capitaliste et de sa réalité réifiée. Mais Böhm-Bawerk eût pu légitimement rétorquer que cette caractérisation est insuffisante et que la loi de la valeur de Marx comporte un aspect quantitatif incontournable qui semble ici laissé de côté. L'approche de R. Hilferding est-elle conciliable avec la définition de la valeur comme la quantité de travail "socialement nécessaire" incorporée dans une marchandise ? La perspective globale, sociologique, n'est-elle pas ici en conflit avec celle, individuelle et technique, liée au travail dépensé ? Tout comme Marx, Hilferding ne voit aucune contradiction entre les différents aspects de l'analyse :

Une fois le résultat du procès social de production ainsi caractérisé au plan qualitatif, il est quantitativement déterminé par la masse totale du travail employé. Comme partie aliquote

10. Cf. Roubine (1928, p. 95) : "toute la critique de Böhm-Bawerk résiste ou s'effondre en même temps que les hypothèses sur lesquelles elle repose : à savoir que les premières pages du *Capital* forment la seule base sur laquelle Marx a construit sa théorie de la valeur. Rien n'est plus faux que cette conception".

du produit social du travail [...] la marchandise individuelle est déterminée quantitativement par la proportion du temps de travail total qui y est contenue. (1904, p. 132)

Pourtant, comment concilier cette affirmation avec les déclarations précédentes, selon lesquelles la quantité de travail qui forme la valeur ne peut être exprimée comme telle, avant l'échange, et que ce n'est qu'une fois celui-ci effectué que la grandeur de valeur peut être connue? La valeur ne semble plus déterminer les rapports d'échange, mais les rapports d'échange la valeur et appeler celle-ci "quantité de travail" validée par l'échange apparaît purement arbitraire. Simple question taxinomique, mais qui embrouille l'analyse.

On perçoit alors l'important enjeu du déplacement de la détermination de la grandeur de valeur au niveau global de la société et des branches. Considérer que "le produit total du travail se représente comme valeur totale qui, dans la marchandise isolée, apparaît quantitativement comme valeur d'échange" (1904, p. 131), n'est-ce pas en quelque sorte neutraliser le marché? La quantité globale de valeur, déterminée par le "travail social", est donnée et ne fait que se répartir différemment sur les diverses masses de marchandises suivant le volume des besoins sociaux. Elle recouvre ainsi de manière adéquate, partielle ou fort imparfaite les quantités de travail effectivement dépensées suivant les branches ou, à l'intérieur de celles-ci, suivant les différents producteurs. L'échange ne crée donc rien et ne fait tout au plus qu'opérer des "transferts", si l'on veut raisonner par analogie avec le schéma de la "transformation" (dont Hilferding a pu s'inspirer) et bien qu'ici ce terme soit inadéquat.

Telle est donc la logique de la problématique de Hilferding, telle qu'elle peut être extraite, selon nous, des passages assez brefs et confus consacrés à ce dernier point. "Il s'agit de trouver la loi de cette société en tant que communauté de production et par conséquent de travail. Le travail individuel apparaît [...] sous un aspect nouveau, en tant que partie du travail collectif dont dispose cette communauté de production" (1910, p. 64). "Mais la quantité [de marchandises] transformée en échange ne vaut que comme partie de la quantité de production sociale. Celle-ci à son

tour est déterminée par le temps de travail que la société a dû employer à la fabrication du produit global. La société est considérée ici comme une unité qui a fabriqué son produit avec toute sa force de travail et le travailleur isolé en tant qu'organe de la société ; celui-ci ne participe au produit que dans la mesure où sa force de travail correspond à la moyenne de la force de travail totale, supposée donnée selon l'intensité et la productivité" (p. 65). Si ce travailleur a produit trop lentement, ou bien des choses inutiles, précise Hilferding, "son travail est ramené à du travail moyen (temps de travail socialement nécessaire)".

Tout ce raisonnement, bien entendu, indépendamment des problèmes qu'il pose au plan de sa logique interne (l'articulation des deux niveaux de l'analyse, individuel-privé et agrégé-social) est suspendu à la définition que l'on peut fournir de ce "travail collectif", ou "social". S'agit-il d'une structure ou d'une somme ? La première solution (un vecteur de travaux concrets) n'a guère de sens ici. S'il s'agit d'une somme, que devons-nous additionner ? Tous les travaux effectués dans la production marchande ? Ou bien ceux qui ont été socialement validés par l'échange ? Le deuxième cas supposant le problème résolu, seul le premier doit être retenu : il correspond d'ailleurs à l'idée, exprimée plus haut, de la correspondance privé/social. De toute manière se pose le problème de l'homogénéité des grandeurs à agréger. Et sur ce point, Hilferding reste évasif. Lorsqu'il parle du processus d'abstraction du travail, il renvoie à la détermination sociale ; lorsqu'il aborde la question du "travail collectif", il parle de travail "abstraitement humain", ou "humain général". En bref, il ne se rend pas compte que le problème du processus d'abstraction du travail chez Marx, soulevé par Böhm Bawerk, et auquel il avait cru répondre (1904, pp. 131-132), se pose toujours avec autant d'acuité et ne disparaît pas du simple fait du changement de niveau de l'analyse.

V

Une certaine orthodoxie l'emporte donc chez R. Hilferding, lui faisant manquer son but. Mais la problématique qu'il a dégagée va pouvoir vivre

de manière autonome, bien que discrète. A notre connaissance, de très rares auteurs la firent leur. On la retrouve chez Nicolas Boukharine, au début de *L'Économie politique du rentier* (1919, pp. 58-59) où elle est exposée en liaison avec le problème du fétichisme de la marchandise et du thème connexe de la fin simultanée du mode de production capitaliste et de l'économie politique en tant que science. On la trouve bien entendu développée avec la plus grande ampleur chez I. I. Roubine. Mais il convient de ne pas négliger un important chaînon intermédiaire : Rosa Luxemburg.

Pourquoi cette raréfaction du thème ? Il aura sans doute suffi à toute une génération de savoir, souvent par ouï-dire, que l'essai de 1904 avait "définitivement" réfuté Böhm-Bawerk pour qu'elle ne se préoccupe plus de ces questions : elle pouvait s'en tenir plus sûrement à la vulgate engelsokautskienne (et bientôt léniniste) et, éventuellement, compter les points dans les autres débats (autour de l'appréhension théorique de l'impérialisme, en particulier, puis de la construction de la société soviétique). Disputer sur la valeur était l'affaire des adversaires de la seconde, puis de la troisième Internationale. L'évolution politique ultérieure de R. Hilferding contribua aussi à discréditer ses propres principes, tout comme la position minoritaire de R. Luxemburg et son échec final ensevelirent sa pensée sous l'opprobre et l'oubli qui sont le lot des vaincus. Le stalinisme fit le reste.

Par comparaison avec les développements précédents, l'optique proposée par R. Luxemburg représente tout à la fois un recul partiel et une très sérieuse avancée stratégique : recul partiel dans la mesure où, pour conserver une cohérence au propos, elle reste moins fidèle que R. Hilferding à l'optique globale adoptée et se rabat sur un mécanisme économique classique ; mais avancée importante de par le développement rigoureux qu'elle imprime à tous les thèmes socio-économiques. Ce dernier point est sensible si l'on compare les premières pages de *L'Accumulation du capital* (1913), dans lesquelles le problème de la coordination n'est que rappelé, à *L'Introduction à l'économie politique* (ouvrage posthume, 1925) où il est magistralement précisé et développé (chapitre 4, pp. 214-250,

en particulier, pour ce qui concerne la société marchande), jusqu'à en informer la structure même de l'essai. Mieux qu'Hilferding, et avec une acuité théorique remarquable, R. Luxemburg fait le lien avec la théorie du fétichisme¹¹ (ibid., chapitre 1) dont un aspect consiste en l'identification des catégories de l'économie politique à des rapports sociaux réifiés (par exemple : ibid., pp. 214-224), et avec le caractère nécessairement monétaire de l'échange marchand (pp. 227 et suivantes).

En réalité, l'échange de marchandises sans argent est impensable et les variations de prix qu'on voulait supprimer sont le seul moyen d'indiquer aux producteurs de marchandises s'ils produisent trop ou trop peu d'une marchandise, s'ils emploient à leur production plus ou moins de travail qu'il ne faut, s'ils fabriquent les marchandises qu'il faut ou non. Si l'on supprime cet unique moyen de s'entendre entre producteurs de marchandises isolés dans une économie anarchique, ces derniers sont complètement perdus, ils ne sont pas seulement sourds-muets, mais aveugles. La production s'arrête et la tour de Babel capitaliste s'effondre. Les plans socialistes qui voudraient faire de la production marchande capitaliste une production socialiste par la seule suppression de l'argent sont donc une pure utopie. (ibid., pp. 249-250)

Bien entendu, tous les problèmes se posent de nouveau : quel rapport établir, notamment, avec la théorie de la valeur-travail ? Comment préciser le rôle du marché ? "Un travail, aussi sérieux et solide soit-il, n'a pas dès l'abord un but et une valeur du point de vue social, seul le produit qui peut s'échanger a de la valeur ; un produit que personne n'accepte en échange est sans valeur, c'est du travail perdu, aussi solide et bon soit-il" (ibid., p. 219), du travail qui reste privé et ne devient pas

11. Roubine considère la théorie du fétichisme comme de la plus haute importance. Il lui consacre sept chapitres (1928, pp. 19-91). Cf. ibid, p. 23 : "Marx ne montre pas seulement que les rapports humains sont voilés par des rapports entre les choses, mais en outre que, dans l'économie marchande, les rapports sociaux de production prennent inévitablement la forme de rapports entre les choses et ne peuvent être exprimés autrement qu'au travers de choses. La structure de l'économie marchande fait jouer aux choses un rôle social particulier et extrêmement important et leur fait ainsi acquérir des propriétés sociales particulières [...]. La théorie du fétichisme de la marchandise se transforme en une théorie générale des rapports de production de l'économie marchande, en une propédeutique à l'économie politique".

social. C'est sur ce point que R. Luxemburg marque un léger retrait par rapport à la tentative de R. Hilferding. En premier lieu, sa définition du "travail social" global "comme somme des travaux des membres de la société les uns pour les autres" (ibid., note 1) semble impliquer, eu égard au contexte, le rôle effectif (et non seulement potentiel) de l'échange ; les marchandises "surproduites [...] ne sont pas du travail social" (ibid., p. 220, note ; avec cette remarque : "Rapport avec le besoin..."). Définition *ad hoc*, donc, selon toute vraisemblance : qui ne fait que nous ramener aux questions de taxinomie soulignées auparavant. Il est clair, en second lieu, que R. Luxemburg abandonne la définition "globale" de la valeur dès qu'elle passe à un discours proprement "économique". Sa cohérence est donc différente de celle d'Hilferding. Elle consiste simplement à éviter le problème soulevé et à se rabattre sur le mécanisme classique de la gravitation des prix de marché autour des prix naturels : c'est du moins ce que l'on peut déduire des propos tenus dans les premières pages de *L'Accumulation du capital* (1913, tome 1, pp. 24-25). Solution toute verbale, on le voit aujourd'hui, puisque le mécanisme de la gravitation, pour dire le moins, suppose clairement défini tout ce que la problématique retenue remet précisément en cause, et exige lui-même d'être démontré.

VI

Tel est l'héritage théorique assumé par Roubine au beau milieu de controverses dont les thèmes nous sont donnés par les titres des articles et ouvrages cités dans les *Essais* de 1928, mais qui restent encore très mal connues (pour un exemple, cf. 1929b). Face aux analyses partiellement convergentes, rappelées ci-dessus, et aux multiples questions qu'elles posent, Roubine tente de clarifier au mieux les différentes positions théoriques et, par une analyse aussi précise et logique que possible des œuvres de Marx, de définir avec rigueur les concepts employés et leurs rapports réciproques au sein du *Capital*.

Il a fallu attendre le travail de Hilferding pour que l'on commence à comprendre correctement le caractère sociologique

de la théorie de la valeur de Marx. Le point de départ de cette théorie est un cadre social donné, une société possédant une structure de production déterminée. Cette conception a souvent été défendue par les marxistes ; mais, jusqu'à Hilferding, personne n'en avait fait la pierre angulaire de tout l'édifice de la théorie de la valeur de Marx. Hilferding mérite des louanges, malheureusement il s'est contenté de traiter les problèmes de la théorie de la valeur de façon générale, sans en présenter la base de façon systématique. (Roubine, 1928, p. 96)

Bien entendu, il n'est pas question de passer ici en revue tous les aspects du commentaire de Roubine. Nous ne retiendrons que ce qui peut se présenter, de manière directe, comme une tentative de solution ou un éclaircissement des problèmes soulevés dans les pages qui précèdent. Afin de mieux cerner ceux-ci, il convient de rappeler de nouveau le point de départ de l'analyse : l'inversion pure et simple de la démarche traditionnelle. Le développement théorique ne part plus de la valeur, du rapport d'échange, pour remonter à la substance de la valeur qui forme sa grandeur, le travail, mais part du "travail" pour caractériser le concept de "valeur". Roubine ne se lasse pas de souligner cet aspect, de manière fort claire.

Notre point de départ n'est pas ici la valeur mais le travail. La conception qui veut que Marx soit parti des phénomènes qui se rapportent à la valeur dans leur expression matérielle et les ait analysés, pour en arriver à la conclusion que le caractère commun des choses qui s'échangent et se mesurent ne peut être que le travail, est une conception fautive. Le raisonnement de Marx se déroule exactement en sens inverse. Dans l'économie marchande, le travail des producteurs marchands individuels, qui a directement la forme de travail *privé*, ne peut acquérir le caractère de travail *social*, c'est-à-dire ne peut-être intégré au procès de *connexion et de coordination mutuelles* que par l'intermédiaire de la "*valeur*" des *produits du travail*. Le travail, en tant que phénomène social, ne peut être exprimé que par la valeur. La spécificité de la théorie de la valeur-travail de Marx tient à ce que Marx ne la fonde pas sur les propriétés de la valeur, c'est-à-dire sur *l'évaluation et la mise en équivalence des choses*, mais sur les caractéristiques

qui sont celles du travail dans l'économie marchande, c'est-à-dire sur l'analyse de la *structure du travail et des rapports de production*. (1928, p. 121 ; cf. aussi *ibid*, pp. 96-97)

Ainsi, "ce sont les *rapports mutuels entre les différentes espèces de travaux* dans le procès de leur répartition" (p. 104) qui constituent l'objet de la théorie de la valeur. Dans cette perspective, c'est l'aspect qualitatif de la loi de la valeur qui est tout d'abord souligné : c'est-à-dire son caractère sociologique, historique, comme expression de rapports sociaux réifiés. Mais cette démarche inversée est-elle capable de récupérer également l'aspect quantitatif de la valeur-travail, ce sur quoi la présentation traditionnelle insiste de manière presque exclusive ? C'est ce que prétend Roubine, qui reproche par ailleurs à F. Petry¹² d'avoir rejeté le côté quantitatif de l'affaire après avoir insisté, avec raison, sur le fondement sociologique de la conception de Marx. Dès lors, les questions soulevées précédemment se posent de nouveau : qu'est-ce que la valeur s'il ne s'agit pas uniquement de la "forme de l'échangeabilité" des produits du travail ? Comment définir le travail social et le travail abstrait, s'il ne s'agit pas là non plus de simples caractéristiques qualitatives, mais aussi de grandeurs qui peuvent et doivent être déterminées ? Enfin, quel rôle l'échange et le marché jouent-ils dans cette construction ? Malgré son effort d'analyse, Roubine ne parvient pas, en définitive, à recoller les morceaux du vase qu'il a lui-même, par sa rigueur, achevé de briser. En ce sens, après les écrits de R. Hilferding et de Rosa Luxemburg, l'œuvre de Roubine représente sans doute, sous cet aspect, le point ultime d'un commentaire *marxiste* de Marx.

Les *Essais* de 1928 tentent donc de mener simultanément une double analyse, quantitative et qualitative, en partant d'un concept premier, celui de "travail". Il nous incombe ici de démêler au mieux l'enchevêtrement des thèmes, afin d'examiner le bien fondé et la cohérence d'une telle articulation.

L'analyse qualitative nous est déjà familière. La structure d'une éco-

12. Cf. 1928, pp. 127 et 183. Sur Petry, cf. notre ouvrage, 1983, chapitre 13.

nomie marchande exige que le lien social se noue sur le marché, par le biais de l'échange des produits. L'égalité des produits dans l'échange, leur permutation, induit l'égalité sociale des producteurs indépendants, et par là l'égalité de leurs travaux. Mais peut-on préciser la nature de cette "égalité" qui transforme le travail privé en travail social? Trois types de "travail égal" doivent être distingués : le travail "physiologiquement égal", le travail "socialement égalisé" et le travail "abstrait" (1927, II ; 1928, chapitre II). Roubine, qui critique par ailleurs la conception physiologique du travail abstrait (1928, chapitre 14), écarte immédiatement la première signification. En opposition avec la conception sociologique et historique de Marx, le concept de travail physiologique ne peut être qu'une condition très générale de la division du travail, de la répartition variable du travail au sein de la société : "ce travail physiologiquement homogène n'est pas l'objet mais plutôt le présumé de la recherche économique. En réalité, si le travail en tant que dépense d'énergie physiologique est un présumé de toute économie humaine, l'homogénéité physiologique du travail est alors un présumé biologique de toute division sociale du travail" (ibid, p. 188).

Il reste le travail socialement égalisé et le travail abstrait. Dans la mesure où, dans des économies organisées, le travail concret est d'emblée social, le concept de travail abstrait est spécifique à l'économie marchande : il signifie que le processus de socialisation, lié à l'échange, égalise les différentes formes de travaux de manière indirecte, en faisant abstraction de tout caractère concret des marchandises et du travail. En outre, dans une économie "planifiée", le travail n'est pas nécessairement "égalisé", ou, tout au moins, ce caractère représente un aspect secondaire du processus de répartition du travail social (pp. 102, 137-138). Dans une économie marchande, en revanche, le travail ne devient social que parce qu'il est "égalisé", et il n'est "égalisé" que parce qu'on fait "abstraction" de toute différence sur le marché¹³ :

Donc, si l'on compare une économie marchande à une com-

13. Sur ce point, Roubine ne fait que reprendre Hilferding.

munauté socialiste, il semble qu'il y ait eu une permutation de deux propriétés du travail, la propriété d'être social et la propriété d'être socialement égalisé. Dans la communauté socialiste, la propriété qu'a le travail d'être égal ou égalisé était le résultat du procès de production, des décisions de production que prenait un organisme social qui socialisait et répartissait le travail. Dans l'économie marchande, le travail ne devient social que dans la mesure où il est égalisé à toutes les autres formes de travail, dans la mesure où il se trouve socialement égalisé. Le travail social ou socialement égalisé, sous la forme spécifique qu'il revêt dans une économie marchande, peut être appelé travail *abstrait*. (p. 139)

A l'évidence, cependant, le terme "égal" ne comporte pas ici de connotation quantitative ou "substantielle". Il ne désigne que la mise en correspondance d'un type donné de travail avec tous les autres par le biais de l'échange. Il confirme *l'égalité sociale* des producteurs indépendants.

Dans cette problématique sociologique, et muni de cette première définition, Roubine opère ensuite un rapprochement entre le travail abstrait, la valeur et le travail. Puisqu'on sait que les prix de marché font office de baromètres correcteurs (ci-dessus, note 9), la répartition du travail social varie sous l'effet des modifications des rapports d'échange.

Un climat donné peut en remplacer un autre même sans l'indication d'un baromètre. *Mais une structure donnée de la répartition du travail social ne succède à une autre que par l'intermédiaire des fluctuations des prix du marché, et sous la pression de ceux-ci*. Si le mouvement des prix du marché est le lien qui relie deux structures successives de la répartition du travail dans l'économie sociale, nous sommes fondés à supposer une étroite relation interne entre l'activité de travail des agents économiques et la valeur. Nous chercherons alors l'explication de cette relation dans le procès de la production sociale, c'est-à-dire dans l'activité de travail des hommes, et dans les phénomènes qui sont extérieurs à la sphère de la production ou qui ne sont pas reliés à celle-ci par un lien fonctionnel permanent. (pp. 117-118)

Est ainsi renoué un lien entre la valeur, le travail abstrait et le procès de travail. Ce lien n'est évidemment pas celui qui, habituellement, est

souligné. Il ne dit apparemment rien, en particulier, sur la détermination quantitative des rapports d'échange (cf. ci-dessous, § VIII). Mais le vocabulaire traditionnel est conservé, et cela permet à Roubine d'opérer une connexion avec l'analyse quantitative.

Par l'intermédiaire du travail abstrait, la valeur se rapporte à la fois à la *forme* sociale du procès social de production et à son *contenu* matériel-technique. (ibid., p. 112)

Le passage à ce second type d'analyse s'opère insensiblement, bien qu'il comporte, si l'on y prend garde, de substantielles modifications. La définition du processus d'abstraction est apparemment conservée (p. 112), mais le travail abstrait est cette fois ramené au concept de "travail socialement nécessaire", ce dernier étant défini par Roubine comme le travail *techniquement* nécessaire en moyenne (quelle que soit la définition de cette moyenne : cf. chapitre 16, 1928), à la production d'une marchandise donnée. L'auteur renoue ici avec l'analyse traditionnelle, technique, du "travail incorporé". Le rôle du marché, de l'échange, s'estompe, et seule les conditions de production importent. L'analyse quitte le niveau global et social pour revenir à un aspect individuel et privé qui informe de nouveau toute la fin des *Essais* : chapitres 16 à 18, et une bonne partie des chapitres antérieurs. Unique écho des considérations précédentes : la fréquente apparition du mécanisme de gravitation qui est censé annuler, comme chez Rosa Luxemburg, les perturbations dues à l'intrusion du marché :

Le mécanisme qui supprime surproduction et sous-production et provoque la tendance au rétablissement de l'équilibre entre les différentes branches de production de l'économie, c'est l'écart des prix de marché par rapport aux valeurs. *L'échange de deux marchandises différentes à leur valeur correspond à l'état d'équilibre entre deux branches de la production.* (ibid., p. 101)

VII

Manifestement, I. I. Roubine est convaincu d'être parvenu à réunir les deux aspects de l'analyse de Marx. "La définition de la valeur comme expression de rapports de production entre les hommes ne contredit pas sa définition comme expression du travail abstrait, telle que nous l'avons donnée ci-dessus. La différence tient seulement à ceci : auparavant, nous avons analysé la valeur sous son aspect quantitatif (comme grandeur), alors qu'il s'agit maintenant de son aspect qualitatif (comme forme sociale). De la même façon, le travail abstrait a d'abord été présenté sous son aspect quantitatif, alors qu'on l'étudie maintenant sous son aspect qualitatif, c'est-à-dire comme travail sous une forme spécifique qui pré-suppose que les hommes entrent dans des rapports de production en tant que producteurs de marchandises" (ibid., p. 107).

La reconstruction du discours nous mène cependant à une conclusion toute différente : l'unité théorique n'est qu'illusoire, et ne repose que sur un vocabulaire commun qui revêt, dans chaque type d'analyse, une acception différente. Quoi qu'en dise l'auteur, le fait d'avoir renversé l'analyse traditionnelle pour établir la conception sociologique de la loi de la valeur ne l'autorise pas à reprendre en sous-main l'optique habituelle afin de déterminer les rapports d'échange normaux. Les deux logiques s'opposent radicalement¹⁴. L'assimilation n'est possible que par abus de langage : parce que l'on *nomme* travail "abstrait", ou travail "égal", deux réalités différentes, parce que l'on *assimile* les mouvements de prix et le rôle du marché, propres à l'optique historique, avec le mécanisme classique de la gravitation, et parce que l'on dégage pour cette conception historique un lien valeur/travail abstrait/procès de production qui ne possède qu'un vague rapport d'homonymie avec l'analyse du "travail incorporé". Malgré toutes ses qualités, le raisonnement de Roubine se trouve, sur ce plan, sans cesse engagé dans une rhétorique reposant sur de pures analogies verbales¹⁵. L'orthodoxie finit aussi par triompher. Le passage suivant,

14. Cf. Faccarello 1983, chapitres 5 et 14.

15. Le caractère ambigu des propositions de Roubine n'a évidemment pas échappé

mêlant les différents niveaux d'analyse, en est un exemple.

La grandeur de la valeur d'échange change en fonction de la quantité de travail abstrait socialement nécessaire, mais, du fait du double caractère du travail, les modifications dans la quantité de travail abstrait socialement nécessaire résultant de modifications dans la quantité de travail concret, donc du développement du procès matériel-technique de production, en particulier de la productivité du travail. Ainsi le *système de la valeur* tout entier est-il fondé sur un grandiose système de comptabilité et de comparaison sociales spontanées des produits des *travaux* de diverses espèces, exécutés par des individus différents et figurant comme des fractions du travail social abstrait total. Ce système est caché et n'apparaît pas à la surface des événements. A son tour, ce *système de travail social abstrait total* est mis en mouvement par le développement des *forces productives matérielles*, facteur ultime de développement de toute société. La théorie de la valeur de Marx se trouve ainsi reliée à sa théorie du matérialisme historique. (pp. 167-168)

VIII

Une bonne illustration des conclusions précédentes consiste à examiner ce que Roubine dit du "travail social" et du rôle du marché. Ses hésitations à ce sujet sont perceptibles et traduisent bien le heurt de deux problématiques opposées et inconciliables.

Le travail social global, tout d'abord, est conçu comme la somme des quantités de travail dépensées dans les différentes branches de production. Cette définition est implicite et forme la toile de fond de nombreux passages. "La production de tissu peut [...] ou bien dépasser la demande [...], ou bien rester en deçà de celle-ci [...]. En d'autres termes, la quantité de travail social qui est dépensée dans la production de tissu est ou bien trop grande, ou bien pas assez grande" (ibid., p. 100). "Le travail est social lorsqu'on le considère en tant que fraction de la masse totale de travail social [sic] homogène ou, comme Marx le dit fréquemment, si

à ses contradicteurs. Cf. 1929b.

on le considère du point de vue de son ‘rapport au travail total de la société’” (p. 193). Ou encore (pp. 101-102) :

Une heure de travail du bottier et une heure de travail du tisserand sont égales l’une à l’autre, chacune représentant une portion égale du *travail total de la société*, réparti entre toutes les branches de la production. Le travail créateur de valeur apparaît ainsi non seulement comme du travail quantitativement réparti, mais aussi comme socialement égalisé (ou égal) ou, plus brièvement, comme du travail “social”, au sens de masse totale de travail égal et homogène dont dispose la société dans son ensemble.

Cette optique présuppose à l’évidence la problématique traditionnelle dans laquelle le travail est considéré comme “abstrait” dès le procès de production, et donc agrégeable puisque homogène. Le processus d’abstraction pose évidemment problème.

D’autres passages, en revanche, définissent le travail social comme celui qui est validé par l’échange, qui a produit une marchandise trouvant acquéreur. L’accent est mis ici sur l’échange *réel*, et non sur la simple production *en vue* de l’échange.

Les travaux *privés* des producteurs marchands isolés sont liés aux travaux de tous les autres producteurs de marchandises et ils ne deviennent du travail *social* que si le produit d’un producteur particulier est mis en équivalence, en tant que valeur, avec toutes les autres marchandises [...]. Cela signifie que les travaux privés des individus isolés n’acquièrent pas le caractère de travail social sous la forme concrète sous laquelle ils ont été dépensés dans le procès de production, mais qu’ils l’acquièrent seulement dans l’échange, qui représente une abstraction des propriétés concrètes des objets particuliers et des formes spécifiques des travaux [...]. Cette mise en équivalence des travaux comporte tout d’abord un aspect préliminaire de “représentation dans la conscience”. Mais elle doit toutefois s’accomplir dans l’acte d’échange réel. (p. 108)

L’analyse est reprise au chapitre 14 (*ibid.*, pp. 194-195), après que Roubine ait précisé le rôle essentiel joué par l’équivalent général (chapitre

13). L'échange de l'habit contre de l'or "égalise" le travail du tailleur avec celui du producteur d'or et "se trouve ainsi égalisé et mis en relation avec toutes les formes concrètes de travail. Egalisé avec ces formes, comme forme de travail égale à elles, le travail du tailleur se transforme de travail concret en travail général ou *abstrait*. Étant *mis en relation* avec les autres travaux dans le système unifié du travail social total, le travail du tailleur se transforme de travail privé en travail *social*. L'égalisation globale (par l'intermédiaire de la monnaie) de toutes les formes concrètes de travail et leur transformation en travail abstrait créent simultanément entre elles une connexion sociale qui transforme le travail privé en travail social" (pp. 178-179)¹⁶. C'est ici l'optique sociologique qui prévaut, la détermination quantitative posant, à son tour, problème.

Confronté à ces difficultés, l'embarras de Roubine devient visible lorsqu'il tente de répondre à ses critiques (pp. 200 et suivantes). A la question de savoir, par exemple, si le travail abstrait tel qu'il le définit (une "substance sociale") est susceptible de recevoir une détermination quantitative, il ne fait que réaffirmer, somme toute, sa position¹⁷, et le parallèle qu'il trace avec la mesure du travail (à notre avis tout aussi problématique) dans une société socialiste n'est guère convaincant. Quant à la question du rôle de l'échange, il tente de la contourner en distinguant l'échange proprement dit, phase succédant à la production, de l'échange en général, structure de la société marchande¹⁸. Le travail abstrait résulterait de l'échange au second sens, et préexisterait au premier. Roubine ne peut cependant s'empêcher d'ajouter que cette préexistence n'est finalement que virtuelle et "reste soumise à une vérification très brutale dans le procès d'échange" (p. 205) au premier sens du terme. Pour ajouter :

16. On trouve même, enfin, des formulations intermédiaires dans lesquelles le travail social semble désigner la totalité des travaux effectués et le travail abstrait la fraction qui en est validée par l'échange. Cf. 1927, p. 21 : "on désigne par travail abstrait toute partie du travail social total, qui, dans le procès de division sociale du travail, est égalisée par la comparaison des produits du travail sur le marché".

17. Cf. 1928, p. 208 : "Travail abstrait signifie 'détermination sociale du travail', valeur signifie 'propriété sociale du produit du travail'".

18. Cf. 1928, pp. 203-205.

“Tout cela montre qu’il ne faut pas envisager le problème de façon trop littérale” (p. 206).

On nous permettra d’être d’un avis tout opposé. Si le problème doit être résolu, c’est précisément en prenant au pied de la lettre toutes les affirmations de Marx et en n’en négligeant aucune. C’est là le prix à payer pour l’intelligibilité de son discours et la reconstruction d’une possible cohérence, dépassant du même coup tout discours réducteur qui ne ferait que choisir les passages qui lui conviennent. Mais il est vrai que l’ordre de cette *cohérence* n’implique pas nécessairement la *cohésion* des propositions qui la composent. Il nous semble cependant que c’est à ce réexamen que nous invite la logique inaugurée par Hilferding et interrompue avec Roubine. Peut-être affirmera-t-on que celui que nous proposons par ailleurs, et dont cette note historique forme le complément, n’est pas la seule voie praticable. C’est possible, et même probable : mais au moins convient-il de prendre enfin au sérieux les nombreuses interrogations formulées au cours des années 1883-1933. Elles recouvrent, même de manière confuse, de réelles difficultés que seul le dogmatisme a pu occulter¹⁹.

Références

Backhaus, Hans-Georg (1967), “Zur Dialektik der Wertform”, dans Alfred Schmidt (dir.), *Beiträge zur marxistischen Erkenntnistheorie*, Francfort sur le Main : Suhrkamp. Repris dans H.G. Backhaus, *Dialektik der Wertform. Untersuchungen zur Marxschen Ökonomiekritik*, Fribourg : Ca Ira Verlag, 1997, pp. 41-64.

Besnier, Bernard (1976), “Conrad Schmidt et les débuts de la littérature écono-

19. Nous n’avons abordé ici qu’un aspect, essentiel il est vrai, de la pensée de I. I. Roubine. D’autres problèmes, telle la déduction dialectique des concepts dans *Le Capital*, sont laissés de côté : nous avons par ailleurs tenté d’en rendre compte (1983, chapitres 15 et 16). Notons enfin que si Roubine raisonne sur la “valeur” et l’“économie marchande simple”, alors qu’il refuse l’interprétation historique d’Engels, c’est que cet aspect des choses possède à ses yeux un statut *logique*. Pour d’autres considérations sur les *Essais*, on pourra se reporter à C. Colliot-Thélène (1979), A. Neusüss-Fögen (1973), F. Perlman (1972), *Projekt Klassenanalyse* (1975) et A. Cutler, B. Hindess, P. Hirst et A. Hussein (1977).

mique ‘marxiste’”, dans VV.AA., *Histoire du Marxisme Contemporain*, Paris : U.G.E. 10/18, tome 1, pp. 383-445.

Böhm-Bawerk, Eugen von (1884), *Kapital und Kapitalzins. Erste Abtheilung : Geschichte und Kritik der Kapitalzinstheorien*, Innsbrück : Verlag der Wagner’schen Universitäts-Buchhandlung.

— (1896), *Zum Abschluss des Marxschen System*, dans Otto von Boenigk (dir.), *Staatswissenschaftliche Arbeiten. Festgaben für Karl Knies*, Berlin : Haering, 1896, pp. 87-205. Traduction anglaise dans Paul Marlor Sweezy (dir.), *Karl Marx and the Close of his System*, New York : Augustus M. Kelley, 1949, pp. 1-118.

Boukharine, Nicolas (1919), *L’économie politique du rentier*, traduction française, Paris : EDI, 1967.

Colletti, Lucio (1968), “Bernstein e il marxismo della seconda internazionale”, introduction à Bernstein, *Socialismo e Socialdemocrazia*, Laterza, Bari. Repris dans L. Colletti, *Ideologia e Società*, Bari : Laterza, 1969, pp. 61-145.

— (1969), *Il Marxismo e Hegel*, Bari : Laterza.

Colliot-Thélène, Catherine (1975), “Contribution à une analyse des classes sociales”, *Critique de l’Économie Politique*, n° 19, pp. 27-47, et n° 21, pp. 93-126.

— (1979), “Afteword” à I.I. Roubine, 1929a, pp. 385-431.

Cutler, Antony, Barry Hindess, Paul Hirst, et Athar Hussein (1977), *Marx’s Capital and Capitalism Today*, Londres : Routledge & Kegan Paul.

Dostaler, Gilles (1978), *Valeur et prix : histoire d’un débat*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble et François Maspéro.

Engels, Friedrich (1895), “Ergänzung und Nachtrag zum III. Buche des *Kapitals*”. Traduction française par C. Cohen-Solal et G. Badia, “Complément et Supplément” au livre 3 du *Capital* de Marx, dans K. Marx, *Le Capital*, Livre 3, tome 1, Paris : Éditions Sociales, 1969, pp. 26-44.

Faccarello, Gilbert (1981), “KarI Marx et la problématique des prix naturels”, *Revue d’Économie Politique*, Paris : Sirey, n° 4, pp. 373-397.

— (1982), “L’échec de Marx : pour rouvrir un débat”, *Cahiers d’Économie Politique*, n° 8, Paris : Presses Universitaires de France, pp. 65-85.

— (1983), *Travail, valeur et prix. Une critique de la théorie de la valeur*. Paris : Anthropos.

Finzi, Roberto (dir.) (1977), *Neo-Ricardiana : Sraffa e Graziadei*, Bologne : Il Mulino.

Hilferding, Rudolf (1904), “Böhm-Bawerks Marx-Kritik”, dans Max Adler and Rudolph Hilferding (dir.) *Marx Studien. Blätter für Theorie und Politik des wissenschaftlichen Sozialismus*, I, 1904, pp. 1–61. Traduction anglaise dans Paul Marlor Sweezy (dir.), *Karl Marx and the Close of his System*, New York : Augustus M. Kelley, 1949, pp. 113-175.

— (1910), *Das Finanzkapital. Eine Studie über die jüngste Entwicklung des Kapitalismus*, Vienna : Verlag der Wiener Volksbuchhandlung Ignaz Brand (*Marx-Studien*, vol. III), 1910. Traduction française par Marcel Ollivier, Paris : Éditions de Minuit, 1970.

Luxemburg, Rosa (1913), *Die Akkumulation des Kapitals*, Berlin : Buchhandlung Vorwärts Paul Singer. Traduction française, par Marcel Ollivier et Irène Petit, *L'accumulation du capital*, Paris : François Maspéro, 2 vol., 1969.

— (1925), *Einführung in die Nationalökonomie*. Traduction française par J. B., *Introduction à l'Économie Politique*, Paris : UGE 10/18, 1973.

Marx, Karl, et Friedrich Engels (1849-95), *Lettres sur le Capital*, traduction française par G. Badia et J. Chabbert, Paris : Éditions Sociales, 1964.

Neusüss-Fögen, Annette, (1973) “Einleitung” à l'édition allemande partielle des *Essais*, 1928, de Roubine, *Studien zur Marxschen Werttheorie*, Frankfurt sur le Main : Europäische Verlagsanstalt, 1973, pp. 7-30.

Perlman, Fredy (1972), “Introduction” à l'édition anglaise de Roubine 1928, *Essays on Marx's theory of value*, Detroit : Black & Red, pp. IX-XXXVIII.

Petry, Franz (1915), *Der soziale Gehalt der Marxschen Werttheorie*, Iena : Fischer.

Projekt Klassenanalyse (1975), “Zur Debatte über das System der Kritik der Politischen Ökonomie in der UdSSR”, dans I. I. Rubin, S. A. Bessonow et alii, *Dialektik der Kategorien*, Berlin : Verlag für das Studium der Arbeiterbewegung (VSA), 1975, pp. 137-190.

Roubine, Isaak Illich (1927), “Abstraktny trud i stoimost w systeme Marksa”, *Pod Znamenem Marksizma*, 6, pp. 88-119. Traduction allemande par Eva Mayer et Peter Gerlinghoff, “Abstrakte Arbeit und Wert im Marxschen System”, dans I. I. Roubine, S. A. Bessonov et alii, *Dialektik der Kategorien*, Berlin : Verlag für das Studium der Arbeiterbewegung (VSA), 1975, pp. 7-53.

— (1928), *Ocherki po teorii stoimosti Marksa*, troisième édition, Moscou et Leningrad : Gosudarstvennoe Izdate. Traduction française par Jean-Jacques Bonhomme d’après l’édition anglaise [*Essays on Marx’s Theory of Value*, traduction par Miloš Sarmardžija and Fredy Perlman, New York : Black & Red, 1972], *Essais sur la théorie de la valeur de Marx*, Paris : François Maspéro, 1978.

— (1929a), *Istoriya ekonomicheskoi mysli*, Moscou : Gosizdat RSFSR, deuxième édition. Traduction anglaise par Donald Filtzer, *A History of Economic Thought*, Londres : Ink Links, 1979.

— (1929b), “Dialekticheskoe razvitie kategorii v ekonomicheskoi sisteme Marksa”, *Probleme Ekonomiki*, 4/5. Traduction allemande par Eva Mayer et Peter Gerlinghoff, “Die dialektische Entwicklung der Kategorien im Ökonomischen System von Marx”, dans I. I. Rubin, S. A. Bessonow et alii, *Dialektik der Kategorien*, Berlin : Verlag für das Studium der Arbeiterbewegung (VSA), 1975, pp. 55-68 et débat pp. 68-135.

VV.AA., (1976), *Histoire du Marxisme Contemporain*, Paris : U.G.E. 10/18, volumes 1 et 2.